

**LE JOUR, 1950
21 FEVRIER 1950**

CARNAVAL

Voici le temps de faire les fous, (comme si nous avions des réserves de sagesse !). Voici le temps d'oublier que la vie n'est pas drôle (tandis qu'elle serait stupide si nous n'étions pas des êtres doués de raison).

Mais, déjà, notre folie va trop loin tous les jours. Elle est le jeu de toutes nos heures. Disposant du pouvoir de créer en partie l'avenir, nous le gaspillons comme si ce n'était rien.

Or la folie engendre la tristesse. C'est un phénomène de nature. D'avoir trop joui de ce qui satisfait nos passions, nous éprouvons un choc. **D'avoir trop ri, nous nous sentons plus près des larmes.** Il faut qu'un équilibre commande notre vie ; que nous trouvions le calme qui naît de la mesure, l'apaisement qui a sa source dans le détachement.

L'homme est ainsi fait que, s'il sort de ses limites, il souffre. S'il prend trop de joie, il anticipe sur la détresse du lendemain ; s'il s'oublie, c'est pour retrouver, de façon plus cruelle, la réalité sous ses yeux.

Les jeux du carnaval seraient plus légitimes si nous étions moins fous le reste de l'année ; c'est un jour de sagesse qu'il faudrait maintenant sauver du naufrage.

Vraiment la folie va trop loin. Elle a conquis la terre, elle a envahi la nature, elle a pris des formes tragiques. Elle a tué le naturel en nous. Elle nous a remplis d'idées fausses et d'ambitions vaines. (De tous les romantismes, l'existentialisme interprété comme il l'est, est peut-être le pire). **Elle nous a fait oublier que la plus belle chose, c'est simplement de vivre une vie simple, que le plus beau spectacle est toujours sur notre horizon, et que l'attente paisible de merveilles futures est ce qui honore le plus la condition humaine.**

Pourtant, ce goût de l'évasion qui est au fond de notre être, nous en convenons, à l'âge où nous sommes, nous l'éprouvons encore tout comme jadis et naguère ; nous éprouvons la lassitude qui vient du retour des matins et des soirs, de la longue harmonie des quotidiennes misères. Nous voudrions sortir de là, fuir, prendre le large, échapper peut-être au destin ; mais nous savons aussi, la nostalgie qui suit les départs, la montée rapide des regrets, le dégoût final de l'aventure, le retour haletant dans le giron paternel, enfin la parabole éternelle du Prodiges.

Nous aussi, nous avons aimé le bal travesti et peut-être nous séduit-il encore ; **nous avons parfois pris le masque et nous avons tenté, quelque soir, dans la nuit tiède et devant les boissons du chant et du rêve, de nous donner le visage d'un autre. Le désir obscur de cesser un moment d'être soi, de devenir le personnage d'un autre pays, d'un autre temps, libre d'une façon illimitée, nous en connaissons l'ardeur.** Et peut-

être irions-nous encore à de tels plaisirs avec un renouveau des illusions de notre jeunesse. **Mais nous savons aussi que si, comme l'acteur sur la scène, nous pouvons nous donner un masque et changer de visage, nous ne pouvons pas changer d'âme ; nous savons que, sur le navire qui nous mène au but, nous sommes embarqués à jamais.**

Aucun carnaval n'y fera plus rien. Le merveilleux, qui gonflait nos voiles, ce siècle insensible l'a ruiné en faisant des décombres des contes de fées et des jolies histoires du vieux temps. **Maintenant nous sommes sans cesse confrontés avec l'infini.** Jusque sous le masque, nous sommes bien obligés de reconnaître que notre cœur est à nu, que nous ne pouvons finir nulle part et que nous n'avons plus rien à cacher du noble tourment qui travaille l'homme.